

Jean Grondin  
Département de philosophie

## L'ACTUALITÉ SYSTEMATIQUE DE LA RELIGION DANS LES LIMITES DE LA SIMPLE RAISON

(Paru dans J. FERRARI (Dir.), *L'Année 1793 Kant - Sur la politique et la religion*, Paris, Vrin, 1995, 211-215; tr. esp. « La Actualidad de *La Religión dentro de los límites de la mera razón* de Kant », in *Idea y Valores* 113 (Agosto 2000), 80-85)

La *Religion dans les limites de la simple raison* n'a pas la réputation d'être un ouvrage d'une extraordinaire actualité. Même les plus éminents spécialistes n'y voient souvent qu'une pièce très secondaire dans l'oeuvre de Kant. Dans sa préface à sa traduction de la *Religion*, dans le troisième tome de l'édition Alquié paru en 1986, Alexis Philonenko parle à son propos d'un "ouvrage de circonstances" qui ne ferait que réunir une "série d'articles destinés au grand public" et qui révélerait surtout à quel point Kant aura pu être "géné par le brillant succès de Fichte", qui l'aurait comme incité à montrer qu'il était capable de faire "autre chose". Cela n'est pas très sûr. Kant, au sommet de sa notoriété, a-t-il vraiment pu être piqué par l'ouvrage d'un jeune Saxon de vingt-neuf ans, jusqu'alors totalement inconnu, au point de vouloir produire lui-même un ouvrage sur le même sujet pour égaler son exploit? Peut-être surestime-t-on ici l'influence que le jeune Fichte a pu avoir sur la *Religion* (il en va peut-être autrement de l'influence qu'aura pu exercer la Doctrine de la Science après 1794).

Philonenko porte aussi un jugement sévère sur le fond et la langue de la *Religion*. Il évoque notamment son "style barbare" et "fastidieux", sa "sécheresse" et ses "répétitions", comme si l'ouvrage se détachait vraiment sur ce point du reste de l'oeuvre romanesque de Kant (en vérité, la *Religion* est peut-être l'un des livres les plus lisibles de Kant). Mais l'ouvrage se distinguerait aussi, ce qui est plus grave pour un écrit de religion, par une "totale absence de sensibilité religieuse"<sup>1</sup>. Philonenko cite à cet effet une lettre de R. Lauth, fichtéen notoire, selon laquelle "Kant n'avait absolument pas le sens du sacré".<sup>2</sup>

C'est surtout dans l'espoir de rectifier quelque peu cette perception négative - un peu classique, il est vrai – qu'il importe de rappeler certains traits de l'actualité systématique de la *Religion*. Si je parle d'actualité systématique, c'est qu'il est peut-être même légitime d'y voir l'un des véritables aboutissements de l'oeuvre critique, ce qu'elle est très certainement d'un point de vue strictement chronologique. Sur cette question, celle de l'aboutissement du kantisme, la *Religion* entre aujourd'hui en concurrence avec un ouvrage qui la précède de peu, la *Critique de la faculté de juger*. Depuis quelques années, cette oeuvre jouit en effet de la faveur de presque tous les commentateurs. On en est venu à la considérer comme l'oeuvre la plus actuelle de Kant, celle qui serait le plus près de nos interrogations postmodernes. On en admire aussi l'audace stylistique, dont les incertitudes annoncent effectivement bien des traits du romantisme. Si l'on se fie à ces interprètes, tout se passe comme si Kant avait rédigé son oeuvre la plus juvénile en 1790, avant d'écrire avec la *Religion* son oeuvre la plus facétieuse, comme si Kant avait été frappé d'un assaut particulièrement brutal de sénilité entre 1790 et 1792.

---

<sup>1</sup>Références tirées de la notice d'A. Philonenko, in E. Kant, *Oeuvres philosophiques*, t. III, Paris, Gallimard, 1986, p. 13.

<sup>2</sup>Cf. la note du traducteur, *ibid.*, p. 1366.

On a parfois voulu déceler dans la troisième *Critique* le témoignage de l'accomplissement "esthétique" de toute la philosophie kantienne. L'oeuvre offrirait aussi des analyses incomparables de l'art et de l'intersubjectivité - deux thèmes, je le confesse honteusement, qui ne m'ont jamais semblé occuper une place centrale dans la troisième *Critique*. J'ai peut-être mal lu, mais le jugement de goût, le jugement esthétique sur le beau, ne semble pas porter de façon privilégiée sur l'art. Quant à l'intersubjectivité, si l'on excepte l'anachronisme du terme, j'avoue la trouver surtout dans la philosophie pratique où il est question de respect, de fin en soi, du règne des fins et de l'impératif catégorique. Peut-être faut-il aussi rattacher toute la *Critique de la faculté de juger* à la systématique de la philosophie pratique: dans la première section, le Beau apparaît bel et bien comme un symbole de la moralité, et la téléologie cherche toujours à surprendre le substrat suprasensible de la nature qui vient nous confronter à notre destinée morale.<sup>1</sup> Il est clair que toute la première *Critique* s'oriente aussi vers cette métaphysique de la raison pratique, qu'elle prépare dans ses pages les plus essentielles. Cette thèse n'a rien d'original, mais je pense qu'il est utile de rappeler que l'aboutissement effectif du kantisme tient dans cette métaphysique selon l'éthique<sup>2</sup>, que prépare la première *Critique* et dont jaillit toute la troisième.

L'actualité systématique de la *Religion* de 1793 est d'abord de rappeler cette évidence. Son titre est peut-être déjà un résumé de ce que Kant voulait accomplir dans toute son oeuvre critique, savoir jeter les assises d'une religion dans les limites de la simple raison, suivant sans doute l'esprit déiste des

---

<sup>1</sup>Pour cette lecture de la troisième *Critique*, on se reportera à notre ouvrage *Emmanuel Kant. Avant/Après*, Paris, Criterion, 1991.

<sup>2</sup>Formule que j'emprunte à B. Carnois, *La cohérence de la doctrine kantienne de la liberté*, Paris, Seuil, 1973.

Lumières et assumé comme tel, mais en fondant cette issue religieuse, ou théologique, sur la rationalité de l'agir moral. C'est en effet sur la convocation catégorique de la loi morale, la déstabilisation de notre égoïté par l'appel au respect de l'autre, que se fonde la pénétration de ce qu'il y a d'intelligible en nous, intelligible dont une métaphysique soit possible, comme le prouvent aussi bien la *Métaphysique des moeurs* que la théologie morale dont Kant parle beaucoup dans ses écrits des années 1790 (décennie au cours de laquelle Kant n'est pas très souvent revenu sur l'esthétique). On a vu plus haut que toute la première *Critique* débouchait sur un Canon de la raison pure qui devait légitimer, sur les bases d'une rationalité purement éthique, les deux propositions cardinales de la raison: il y a un Dieu, il y a une vie future.<sup>1</sup> Dans sa propre conclusion, la première *Critique* se présente encore ouvertement comme une défense de la foi rationnelle, celle qu'ouvrait l'idée leibnizienne d'un règne métaphysique de la grâce. La seule originalité de Kant, qui est encore très près de Leibniz en 1781, est d'ancrer cette métaphysique dans la logique des lois morales. Il est clair en tout cas que c'est le point d'arrivée de l'oeuvre de 1781. Hélas! une forte tradition néo-kantienne nous a habitués à voir, bien curieusement, la fin de l'ouvrage dans l'une de ses premières sections, qu'il s'agisse de la Dédution transcendantale ou du Système des principes - où Kant traite pourtant du problème plus restreint des jugements synthétiques *a priori* dans l'ordre limité de la *physique*. Pourquoi faudrait-il négliger les textes plus métaphysiques du Canon où Kant s'efforce de proposer une nouvelle méthode à la raison pure, celle-là même que promettait la première préface? Ces textes du Canon, où Kant répète à toutes les lignes qu'il discute de la fin dernière de la raison, et de son livre, ont en effet la vertu, oubliée, d'offrir une réponse à la

---

<sup>1</sup>Cf. *Kant et le problème de la philosophie: l'a priori*, Paris, Vrin, 1989.

question centrale du livre: comment la métaphysique est-elle possible? La modernité de Kant est probablement distincte de la nôtre. Il nous apparaît peut-être plus urgent de nous demander comment l'épistémologie, l'esthétique ou l'intersubjectivité sont possibles, mais Kant s'intéresse encore à la possibilité d'une métaphysique qui puisse répondre à des inquiétudes aussi socratiques que les questions de savoir s'il y a un Dieu et une vie à venir. Kant a partout la lucidité de répondre à cette question en invoquant un ordre de savoir qui relève non pas de la science, mais de la croyance, de la foi rationnelle appuyée sur le témoignage de notre raison pratique et qui l'amènera à insuffler un sens strictement éthique - le seul dont notre raison puisse rendre compte - aux dogmes de la religion. C'est ce programme - qui est essentiel à l'oeuvre critique - que résume encore une fois le titre de l'ouvrage de 1793 sur la religion dans les limites de la simple raison - c'est-à-dire de la simple raison pratique dont les principes ont été exposés dans les trois *Critiques*. On aurait tort de prétendre que cette question soit accessoire chez Kant.

Deux indices permettent de le confirmer. Si on lit les trois *Critiques* à partir de leur conclusion réelle - ce qui doit être légitime dans des ouvrages de philosophie où l'on s'efforce, en principe, de déployer une argumentation pour en arriver à une conclusion -, alors, il apparaît que les trois *Critiques* s'achèvent sur une justification de la foi rationnelle et pratique de l'existence de Dieu. Je n'aurai pas le temps d'en reproduire ici la logique argumentative, mais la première *Critique* se termine *de facto*, dans son Canon, où il est traité de la fin ultime de l'usage de la raison, sur une attestation pratique de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. La rationalité pratique serait ainsi la seule à nous ouvrir des vues par-delà les limites de l'expérience<sup>1</sup>. La fin de la seconde

---

<sup>1</sup>C.R.P., A 830/ B 858; *Oeuvres*, II, p. 1383; T.P., p. 557.

*Critique* sera bien sûr occupée par la célèbre théorie des deux postulats de la raison pratique, que l'on peut considérer comme la version la plus définitive, la plus spécifiquement kantienne, d'une doctrine qui s'inspirait encore grandement de Leibniz dans le Canon de 1781. Quant à la troisième *Critique*, il n'est que de rappeler que son tout dernier paragraphe s'intitule bien "De la manière de tenir quelque chose pour vrai au moyen d'une foi pratique", où Kant discute de la force d'entraînement de la preuve morale de l'existence de Dieu. C'est une inflexion théologique que laissait déjà deviner la supposition d'un substrat suprasensible dans toute la téléologie de Kant. Bref, les trois *Critiques* se terminent toutes sur une preuve morale de l'existence de Dieu. S'il est vrai qu'une pensée ne vise toujours qu'une seule étoile, alors il se pourrait que toute l'oeuvre critique de Kant s'achemine vers une religion dans les limites de la simple raison.

Le second indice consiste à rappeler que ceci est aussi vrai d'un point de vue chronologique. Le premier ouvrage majeur que Kant fait paraître après avoir achevé son oeuvre critique en 1790 est bel et bien la *Religion dans les limites de la simple raison*. On a beau dire qu'il ne s'agit que d'un recueil d'articles destinés à la *Berlinische Monatschrift*, c'est bien Kant qui a choisi de les réunir et de les placer sous le titre d'une "Religion dans les limites de la simple raison" - ouvrage et titre qui ne demandaient pas peu de courage en 1793. À l'époque, en effet, les questions religieuses étaient *ipso facto* des questions politiques. Et à la différence des recueils d'articles qu'on publie aujourd'hui, on peut dire des quatre "articles" de Kant qu'ils portent bel et bien sur une problématique unitaire et continue qui en font des chapitres authentiques d'un ouvrage cohérent. La *Religion* est donc la suite directe de la *Vernunftkritik*. De fait, l'ouvrage de 1793 a aussi choisi de retenir la notion

architectonique de raison dans son propre titre, la “Religion selon la simple raison”. C’était aussi le cas des deux premières *Critiques*, mais non de la troisième, notons-le, où le terme de raison avait été laissé de côté pour faire place à une critique d’autre chose, de ce que Kant s’est résolu à appeler une *faculté de juger*. Tout se passe comme si la troisième *Critique* se situait de propos délibéré en marge des deux premières *Critiques* de la raison. Il se pourrait donc que la troisième *Critique* de la raison, ce soit finalement la *Religion* de 1793. Cette caractérisation n’a rien d’arbitraire. Elle découle en effet de la logique des trois grandes questions de la raison pure, présentée dans le Canon de 1781: que puis-je savoir? que dois-je faire? que m’est-il permis d’espérer? On peut assez aisément rattacher les deux premières interrogations aux premières *Critiques*. Quant à la troisième, il est patent qu’elle relève en propre de la religion. Kant l’a lui-même confirmé, et plusieurs fois, dans ses Cours de Logique et, avec plus de force encore, dans son importante lettre du 4 mai 1793 à Stäudlin (dont on a célébré la semaine dernière le bicentenaire!), malheureusement non traduite dans l’édition de la Pléiade<sup>1</sup>. La dernière question de la raison pure, que m’est-il permis d’espérer?, ne peut trouver réponse, ou de débat, que dans l’horizon d’une religion.

Il n’est pas sûr, bien entendu, que le texte même de la *Religion* de 1793 épuise toute la réponse de Kant à cette question ultime de la raison. Mais son actualité est de rappeler que cette interrogation reste essentielle au parcours

---

<sup>1</sup>On la trouve cependant in E. Kant, *Lettres sur la morale et la religion*, trad. par J.-L. Bruch, Paris, Aubier-Montaigne, 1969, p. 189: "Mon plan, établi déjà depuis longtemps, m'obligeant à élaborer le champ de la philosophie pure, visait la résolution des trois problèmes suivants: 1° que puis-je savoir? (Métaphysique) 2° que dois-je faire? (Morale) 3° que m'est-il permis d'espérer (Religion) que devait suivre enfin le quatrième: qu'est-ce que l'homme? (anthropologie), sur lequel je fais un cours chaque année depuis plus de vingt ans. Avec l'ouvrage que je joins à ce pli - la *Religion dans les limites*, etc., - j'ai essayé d'exécuter la troisième partie de mon plan. Dans ce travail, une conscience scrupuleuse et un véritable respect pour la religion chrétienne, mais en même temps le principe de la franchise qui convient, m'ont conduit à ne rien cacher mais à exposer ouvertement comment je crois comprendre l'union possible de la religion avec la raison pratique la plus pure."

intégral de la raison critique chez Kant et de la réponse qu'on peut apporter à la quatrième question où vient se résumer le kantisme: qu'est-ce que l'homme? Cette question, si on tient à lui assigner un site bibliographique, est peut-être celle qui préoccupait déjà la *Critique de la faculté de juger*. Elle traite en effet du jugement de l'homme pour autant qu'il est privé de certitude universelle (dans le langage de Kant, d'une détermination universelle, celle de la loi naturelle ou de la loi morale, sous laquelle se laisserait subsumer le particulier) et qu'il doit s'en remettre au dialogue de l'âme avec elle-même. À tout prendre, ce serait donc elle la "quatrième" *Critique* de Kant.